

## **Vouloir, Spinoza Et Schopenhauer**

### **Introduction**

Je traiterai dans cet exposé des liens que j'ai pu faire entre la philosophie de Schopenhauer (1788-1860) à l'aide de son ouvrage principal, *Le monde comme volonté et comme représentation* (première parution en 1819) avec la philosophie de Spinoza (1632-1677) recueillie dans *Ethique* (publié à sa mort en 1677).

Je partirai d'un résumé respectif de l'œuvre de chacun d'eux, puis J'aborderai principalement la notion de volonté en la comparant suivant leur propos. Ensuite je développerai d'autres points qui me questionnent sur leur possible proximité.

« *La volonté désigne le plus souvent, la faculté d'exercer un libre choix gouverné par la raison autrement dit la faculté qu'a la raison de déterminer une action d'après des « normes » ou des principes (par exemple, moraux).* »

« *Le concept de volonté est lié à la conception que l'on se fait de la raison.* »

*Wikipedia*

## Volonté Chez Spinoza

Commençons par parler de la volonté telle que Spinoza la conçoit. En premier lieu une évidence à sa lecture ; Si la volonté est l'endroit où se retrouve le libre arbitre des hommes sur leurs affects et les choix de leurs vies, telle que l'entend par exemple Descartes, Spinoza la refuse immédiatement. Car pour lui la volonté est une chimère et une illusion, elle est hors de la nature ; « *Ceux qui ont écrit sur les affects et la conduite de la vie humaine semblent, pour la plupart, traiter non de choses naturelles qui suivent les lois communes de la Nature mais de choses qui sont hors de la Nature. En vérité, on dirait qu'ils conçoivent l'homme dans la Nature comme un empire dans un empire. Ils croient, en effet, que l'homme trouble l'ordre de la Nature plutôt qu'il ne le suit, qu'il a sur ses propres actions un pouvoir absolu et ne tire que de lui-même sa détermination.* »(Ethique III, préface).

Donc suivant ce raisonnement, il est évident que les actions humaines ne dépendent pas de la volonté, puisqu'elle n'existe pas. Spinoza ne cesse alors de rétablir l'être humain et sa vie affective et volitive à sa juste place dans la nature. Car rien pour lui n'est extérieur à la nature, pas même l'esprit humain.

Ainsi il critique Descartes sur le fait qu'il place la volonté première dans les choix ;

« *la détermination de la volonté ne dépend que de notre seule puissance, il ne reste plus, pour acquérir un empire absolu sur nos passions, qu'à soumettre notre volonté aux principes fixes et arrêtés dont nous voulons faire les mobiles de notre conduite, et à conformer à ces principes les mouvements des passions que nous voulons avoir.* »  
Ainsi que les Stoïciens qui placent toutes les passions dominées par la volonté ; « *Nous avons déjà démontré que cet empire n'est pas absolu. Les stoïciens ont voulu soutenir que nos passions dépendent entièrement de notre volonté, et que nous pouvons les gouverner avec une autorité sans bornes ; mais l'expérience les a contraints d'avouer, en dépit de leurs principes, qu'il ne faut pas peu de soins et d'habitude pour contenir et régler nos passions.* »(Ethique V)

Spinoza insiste ; « *La puissance de l'âme c'est le pouvoir de connaître: la volonté n'est qu'une abstraction* » (Ethique, prop XL, scolie II).

A la question de la liberté qui découlerait du libre arbitre et donc de la volonté ; « *Les hommes se trompent en ceci qu'ils se croient libres, opinion qui consiste seulement en ceci qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes qui les déterminent.* »(Ethique II, propXXXV, scolie). C'est donc une idée maîtresse, martelée tout au long de l'Ethique.

Avec ces quelques exemples parmi l'œuvre de Spinoza, on constate que la volonté est une idée on ne peut plus fautive et impossible dans sa philosophie et qu'il semble difficile de s'y réconcilier ainsi déconstruite méthodiquement.

Bien, avant d'entamer la comparaison avec Schopenhauer, je vais rapidement introduire à sa philosophie.

## Le Monde, De Schopenhauer

Schopenhauer dans son ouvrage principal, *Le monde comme volonté et comme représentation*, constitue une philosophie à première vue toute différente. Partant d'une antique philosophie hindoue, les Vedas en partie étudiée à la lumière occidentale en s'appuyant surtout sur Kant, il démontre que le monde tel qu'on le conçoit n'est qu'une représentation qui dépend de nos sens. Il explique que l'univers dans lequel nous évoluons n'a pas d'unique façon véridique de le connaître. Mais avec un type de connaissance intuitive qui est cependant le seul moyen donné à tous d'emblée, humain, animal ou autre, de le connaître dans son ensemble. Il s'agit de prendre conscience que le monde des idées intelligibles (transmissible par le langage et l'écriture) est une représentation abstraite et détachée de la réalité. Mais que nous sommes tout de même une partie intégrante de la nature, car elle est en nous. Nous sommes, au même titre que tout ce qui est connaissable, des phénomènes. Et ces phénomènes en l'homme s'appellent caractère.

Schopenhauer met à plat la raison suffisante, ce que nous venons d'énoncer, constituée de savoirs et de jugements abstraits qui n'aide ni à une philosophie de vie pratique, ni à connaître réellement le monde. Il s'oppose donc à la raison et la remplace pas le sentiment intuitif, car en effet, l'entendement seul suffit à connaître, alors que la réflexion fait hésiter et temporiser. La

philosophie pour lui ne s'enseigne donc pas. « *On apprend pas à un castor à bâtir sa hutte* » Sous entendu, on apprend pas à un homme à vivre, il né avec tout ce qu'il faut pour cette tâche et il s'agit de ne pas noyer notre nature sous les concepts abstraits.

Toutefois, il ne nie pas la réalité ni une nature commune à toute chose, mais il la situe en dehors des concepts et des représentations. En effet les concepts n'en sont qu'expression dans le temps et l'espace, déterminés par l'esprit et donc des illusions.

Cette réalité il l'a nommée dès le premier chapitre du *Monde ; Volonté*. Volonté est donc chez Schopenhauer un synonyme de la nature une, première et indivisible dont nous avons en nous même l'expression authentique.

## **Volonté Chez Schopenhauer**

### Source

Le sens de la volonté ici est vaste et se retrouve dans tout *le Monde*. Comme point de départ, puis expliqué et éclairé à chaque thème abordé. Pour Schopenhauer, la volonté est source du monde. Le monde est appréhendable par les phénomènes. Les phénomènes en sont sa représentation dans l'espace et le temps. La volonté est l'essence du monde qui cherche à se reconnaître au travers des yeux qui s'éveillent au sein d'elle, par exemple, de la conscience humaine. Elle est aveugle et le monde est comme le miroir d'elle-même dans lequel, elle s'affirme et se nie dans la matière, le temps et l'espace. Elle s'affirme et se nie en conflits perpétuels. Elle est en mouvements éternels.

La volonté n'a pas de but, elle ne vise à rien, elle est sans finalité, contrairement à ses phénomènes particuliers qui eux en ont. Je cite ; « *comment la volonté à tous les degrés de sa manifestation, du bas jusqu'en haut, manque totalement d'une fin dernière, désire toujours, le désir étant tout son être ; désir qui ne termine aucun objet atteint, incapable d'une satisfaction dernière, et qui pour s'arrêter a besoin d'un obstacle, lancé qu'il est pour lui dans l'infini.* ». La volonté est cet effort constant qui engendre des désirs et des buts dans la représentation qui est une zone de conflits entre elle-même pour se reconnaître. « *cet effort qui constitue le centre, l'essence de chaque chose, c'est au fond le même, nous l'avons depuis longtemps reconnu, qui en nous, manifesté avec la dernière clarté, à la lumière de la pleine conscience, prend le nom de volonté* » De plus, elle seule est libre « *La volonté est en soi la seule réalité purement libre qui se détermine par elle-même ; pour elle, pas de loi.* » (*le monde chap2 §54*), mais aucun de ses phénomènes ne le sont.

## **Liens**

A ce niveau on peut déjà, je l'espère, apercevoir le lien entre la volonté comme source du monde selon Schopenhauer et le concept de conatus de Spinoza.

En effet, tout comme la volonté qui vient d'être décrite, le conatus est associé à la nature ultime, la source de toutes choses qui va se développer suivant sa logique. C'est le Dieu Spinoziste et on y retrouve la dimension de l'effort permanent de la nature qui s'engendre elle-même par des liens de causes à effets « *Chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être.* » (*Eth, III, pr. VI*). Ainsi pour construire cette volonté source, Schopenhauer reprend cet effort qu'on retrouve immanente en toute chose chez Spinoza ; « *L'effort par lequel toute chose tend à persévérer dans son être n'est rien de plus que l'essence actuelle de cette chose.* » (*Eth, III, pr. VII*). Le conatus est la substance qui est cause de soi, et donc, de la même manière, la seule qui puisse être libre.

### Descartes

Les termes ne sont pas les mêmes et pourtant les concepts sont similaires ; Conatus chez l'un est égal à Volonté chez l'autre. D'ailleurs Schopenhauer se dégage tout seul du dilemme de la volonté Spinoza/Descartes qui érige une volonté toute puissante ou l'inverse. Il ne peut pas être du côté de Descartes, car il rejette les deux positions en même temps en dénonçant la priorité de l'intelligence sur la volonté et son artificialité sans fondement chez les deux auteurs :

« L'homme d'abord capable de connaissance, puis de volonté relègue la volonté au rang secondaire. Réduite à un acte intellectuel qu'on peut juger. Chez Descartes et Spinoza, c'est par la vertu de l'intelligence que l'homme devient ce qu'il est. Arrive à l'état zéro moral, se mettrait à connaître les choses, à agir dans un sens ou dans l'autre, adopter une nouvelle conduite, devenir un autre homme. Il reconnaît une chose et la trouve bonne et ensuite la voudrait. Tandis qu'en fait, il la veut d'abord, et alors la déclare bonne. La volonté est la réalité première, le sol primitif ; la connaissance vient simplement s'y superposer. Puis la connaissance survenant, il apprend, au cours de son expérience, ce qu'il est. Il est ce qu'il est, une fois pour toutes ; et il ne connaît que peu à peu ce qu'il est ».

Un autre passage dans *Le Monde* relate la référence et le même déterminisme absolu chez les deux auteurs comparés ;

« Spinoza dit qu'une pierre lancée par quelqu'un dans l'espace, si elle était douée de conscience, pourrait s'imaginer qu'elle ne fait qu'obéir à sa volonté. Moi, j'ajoute qu'elle aurait raison. » On voit bien ici à quel point ils sont d'accord sur le fond et que l'un est en cette idée le continuateur de l'autre.

Dans ces deux philosophies qui sont déterministes, on retrouve un certain empêchement d'en tirer des notions de bien, ou de mal. Car le monde comme substance fonctionnant par le conatus, ou le monde comme volonté, n'a pas de finalité. Il n'est pas transcendant en cela qu'un dieu ailleurs qu'ici-bas l'aurait conçu, qu'il serait fait que pour l'humain et qu'il y aurait des règles précises à satisfaire pour accéder au bien. Les deux auteurs s'essayaient cependant à tirer de ce monde froid, une éthique ou une morale, le bonheur.

### Bonheur.

Spinoza place la joie comme un des trois affects fondamentaux de l'être humain (avec la tristesse et le désir), il la décrit comme « le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection ». Elle est une augmentation de la puissance qu'un être humain obtient lorsqu'il persévère dans son être.

Le bonheur de Schopenhauer est complètement différent. Il décrit le désir comme un besoin non satisfait qui est une attente et provoque des souffrances. Mais si la volonté est satisfaite, alors arrive l'ennui, car la volonté ne peut plus s'affirmer ; « Le désir est un besoin qui ne peut être comblé. D'abord on souhaite une chose et nous sommes dans le manque, puis nous l'obtenons et alors cela ne nous satisfait plus et arrive l'ennui. Voilà donc le mouvement perpétuel lorsqu'on est soumis au cycle de la volonté ». Il donne tout de même une définition de la joie des humains soumis à leur volonté qui dépend du rythme d'enchaînement des désirs et des satisfactions ; Bonheur il y a « si le désir et la volonté passent vite, sinon il y a douleur. » « trop heureux celui qui garde encore un désir et une aspiration ; il pourra continuer ce passage du désir à la réalisation, et de cette réalisation à un nouveau désir ; quand ce passage est rapide, il est le bonheur ; il est la douleur si il est lent. » mais arrive un ennui affreux si le caractère est immobile. Et le plaisir consiste de se sentir agir sans hésitation et avec force dans une ligne droite une fois qu'on a compris ce qu'on veut. Ou au contraire la douleur d'être à court de force. Car tout acte particulier a un but qui doit être satisfait, seule la volonté en elle-même, en dehors de la représentation n'en a pas.

Là il y a donc une grosse différence, chez l'un le bonheur est la satisfaction du Conatus, quand chez l'autre, cette même satisfaction engendre fatalement de la douleur. Douleur qui vient de la raison, à savoir de la représentation et de la conscience de la volonté non satisfaite en nous ; « car d'une façon générale, nos grandes douleurs n'ont pas leur objet dans le présent, elles ne naissent pas d'intuitions actuelles, ni de sentiment immédiat, elles viennent de la raison, de certaines notions abstraites. »

Spinoza donne un objectif essentiel aux lecteurs de son *Ethique* ; celui d'être heureux malgré tout. Mais si la philosophie « doloriste » de Schopenhauer ne revendique pas ce bonheur ultime explicitement, loin de là, on peut toutefois se demander si il n'a pas au final le même but. En effet, on peut le lire comme une sorte de consolateur qui parle sans cesse de douleurs et de souffrances, cela peut-être pour mieux s'en prévenir. Il ne cherche qu'un moyen de s'en débarrasser, de la fuir, de trouver un autre territoire qui ne soit pas condamné à la souffrance. En tout cas, ils partent tout deux des mêmes constats déterministes d'un monde sans liberté qui peut être fondamentalement hostile. Seulement l'un, pense qu'on peut le dominer, s'en emparer une fois compris pour l'utiliser à notre bonheur, et l'autre pense que la souffrance est le principe même de ce monde et qu'il faut le mettre en contradiction avec lui-même, c'est à dire le refuser et en quelque sorte, batailler en dehors de ses principes.

Mais le vrai bonheur du philosophe selon Schopenhauer est dans la contemplation, en dehors des représentations. Il est de savoir saisir l'instant dans sa plénitude, hors du temps, de l'espace et donc de la volonté. Il n'est atteignable qu'après l'abolition de la servitude de la connaissance au profit d'une aperception immanente, d'une vraie connaissance, au profit d'une contemplation intuitive qui détruit l'individu. Il faut pour cela qu'il n'y ait plus d'objets extérieurs, mais être l'objet.

Sans doute rien à voir avec la sorte de béatitude obtenue en affirmant sa place de vouloir être ce pour quoi on est déterminé et ceci avec bonheur, qu'on comprend chez Spinoza.

### modes

Il y a quelques similarités dans les modes de connaissances que ces deux philosophes reconnaissent. Chez Spinoza, connaître le monde par le premier genre de connaissance signifie l'apprécier par les idées inadéquates « Toute idée dont on ne connaît que partiellement la détermination ». C'est-à-dire être composé d'une infinité de parties extrinsèques dont on a des perceptions inadéquates.

C'est tenter de vivre avec des parties qui n'appartiennent pas à l'idée adéquate de l'homme car ces parties dans leurs rapports sont déterminées du dehors à rentrer sous un autre rapport qui ne caractérise pas l'homme, le corps, le concept ou l'idée adéquate, mais qui caractérise autre chose. C'est être sous le joug des passions car les affects, selon lui se divisent en actions et en passions.

« *Quand la cause d'un événement réside dans notre propre nature – plus particulièrement, notre connaissance ou nos idées adéquates – alors il s'agit d'un cas où l'esprit est actif. D'autre part, quand quelque chose arrive en nous dont la cause est extérieure à notre nature, alors nous sommes passifs.* »<sup>1</sup>

Schopenhauer fait ici le même constat ; une vie des sens et des images est une vie passive et conduite par les objets qui nous entourent, et nous devons nous fier autant que nous le pouvons à nos facultés rationnelles. A ce mode correspond aussi une des trois façons de vivre dans les manuscrits Sanskrits indiens que Schopenhauer cite ; le Radjah Gouna, qui est la vie énergique des grandes passions.

Le second genre est la connaissance des rapports et la compréhension des causes chez Spinoza. Un rapport est la raison sous laquelle les parties de l'étendu appartiennent à tel corps plutôt qu'à tel autre. C'est arriver à constituer un savoir faire avec les parties et les affects de l'étendu sans y être passif. C'est en quelque sorte être actif. C'est arriver à gouverner nos passions et agrandir la puissance de l'âme ou de la raison. C'est augmenter sa nature et son conatus. L'idée est alors bonne ou mauvaise suivant qu'elle y aide ou l'en empêche, comme on l'a vu au paragraphe précédent, et il ne tient qu'à nous de nous affranchir des passions pour être puissant.

Le second genre est le même chez Schopenhauer, mais il pousse à lui faire dire « *qui accroît sa science accroît sa douleur.* ». Il faut comprendre ce qui est utile ce qui aide à comprendre. C'est à dire comprendre la volonté dont nous sommes un phénomène. On y trouve alors la vertu, telle qu'elle se trouve dans l'*Ethique* quand l'effort de conatus est satisfait. Dans les manuscrits Sanskrits cité, c'est le mode de vie satva gouna ; la pure connaissance

La connaissance du troisième du genre consiste à connaître avec sagesse, c'est-à-dire connaître les choses dans leur essence. Elle est la connaissance intuitive chez Spinoza. Connaître de manière adéquat, tout comme le deuxième genre, mais tout en renseignant sur la nature singulière ou l'essence des choses, alors que les rapports du deuxième genre ne le permettent pas.

La connaissance intuitive, par contre, est première chez Schopenhauer. Son troisième genre est d'avoir annihilé la volonté en la dépassant. Une sorte de mode de vie éveillée après avoir levé le *voile de maya* des représentations. On retrouve ceci dans la philosophie Hindou sous le nom tanna gouna, mode de léthargie profonde. C'est donc par un tout autre chemin qu'il accède à la sagesse, car pour lui « *la connaissance intelligible est une lanterne, l'intuitive est le soleil.* » La ou il faut être rationnel chez Spinoza pour connaître l'essence des choses par l'intuition, Schopenhauer pense qu'on la connaît dès le début. Il revendique ainsi une certaine folie qui permet de saisir l'instant sans la logique, ni les relations du passé, ni de l'avenir qui permettrait d'accéder à l'objectivité totale. C'est ce qu'il appelle le génie qui est capable de perdre de vue ses fins tout en se maintenant dans l'intuition. C'est ce que font les artistes, les grands hommes, les génies. Ils mettent fin aux souffrances amenées par la privation que supposent les besoins éternellement insatisfaits du vouloir en s'élevant au-dessus de la personnalité, au-dessus du particulier, au-dessus de l'individualité. Schopenhauer crée donc une morale de renoncement visant à éteindre le "vouloir-vivre" qui engendre une suite ininterrompue de désirs insatisfaits et de souffrance.

Spinoza affirme cependant que l'ascète est profondément méchant, et qu'il poursuit une haine, contre la nature.

## Individu

Un autre point commun ; Chez Spinoza, il s'agit d'abandonner le sujet pour pouvoir connaître la nature, c'est-à-dire toutes les parties extérieures qui me constituent un individu. Également, dans *Le Monde*, Schopenhauer termine sur cette conclusion qu'il faut abandonner ce qui fait l'individu. Tant pour se reconnaître dans les autres et en faire une morale, que pour connaître l'essence des objets de la volonté qui apparaissent au monde.

## **Conclusion**

Sans vouloir trop rapprocher l'impossible, l'exercice à quand même permis de questionner quelques similarités qui se situent plus dans les constats et points de départ que dans les développements de leurs systèmes.

Nous avons essayé de prouver que l'un comme l'autre, ont, dès le début, accordé une position centrale à la nature, immanente et évoluant par le conatus, ou par la volonté. L'idée de départ de cet exposé est simple ; la volonté au sens Schopenhauerien présente des liens non pas avec la volonté de Spinoza, mais avec son concept de conatus. Il n'y a là que des termes usités à des fins différentes et le concept de conatus se retrouve dans toutes les étapes de la volonté chez Schopenhauer. De là, nous avons déduit que chez les deux, la nature n'est ni positive, ni négative et donc qu'il n'y a ni bien, ni mal car la nature ne connaît la faute, elle est aveugle. Nous avons ensuite éclairé le fait qu'aux deux endroits, la liberté ne pouvait, en quelque sorte, pas être possible. Nous avons évoqué et questionné une vision du bonheur chez Schopenhauer qui peut être tout simplement une continuation et un dépassement dans la lignée de la pensée fondatrice du Spinozisme. Nous avons enfin fait un rapprochement des modes de connaissances en admettant que le troisième mode différait grandement. Une dernière remarque a été placée sur la question de l'individualité qui se recoupe chez eux.